

# LE COLLÈGE FRÉDÉRIC MISTRAL

(Suite et fin)

## 3. LE CLIMAT FAMILIER

Confortés par la continuité des personnels d'enseignement et d'encadrement, stimulés par la rigueur du cadre de vie, les collégiens des années 30 ne paraissent pas mener une existence désagréable. Avec le recul de plus d'un demi-siècle, ce sont d'ailleurs les meilleurs souvenirs qui ont tendance à émerger sous forme de séquences intimes qui se situent, tout à tour, dans une salle de classe primaire, lors d'un chahut mémorable, dans la cour de récréation ou au cours d'un de ces face à face décisifs pour l'avenir immédiat ou plus lointain.

La classe du primaire est celle de Monsieur Defix qui regroupe les élèves de 8 et de 7. Une pièce toute simple garnie de bancs en bois massif à deux places dont la caractéristique majeure est d'être fonctionnels. L'élève y est confortablement assis, le dos maintenu vertical par un robuste dossier, les pieds reposant sur une barre transversale basse, les avant-bras prenant appui sur une table en plan incliné qui recouvre un casier destiné au rangement des fournitures scolaires. Le porte-plume a sa place dans une encoche, tout près du trou destiné à recevoir l'encrier en porcelaine rempli d'encre violette où l'on plonge la plume sergent-major qui permet une écriture élégante avec pleins et déliés. L'ensemble de ces sièges contribue à fixer la classe dans une attitude de réceptivité à l'enseignement du maître dont le bureau est surélevé, dans une position qui facilite la communication et la surveillance. Il en descend pour tracer sur le tableau noir fixé au mur, d'une belle écriture régulière, les lettres et les chiffres qui matérialisent son enseignement, sans jamais effacer, à la partie supérieure, la courte maxime qui résume la leçon de morale du matin.

La salle de classe est décorée de cartes géographiques au coloris vifs, portant la marque "Vidal Lablache", avec pour seule variante un tableau de même facture représentant un chameau sur fond de désert, symbole de notre empire colonial. Tout y est propice à l'étude et à la concentration, comme cette unique haute fenêtre qui ne laisse apercevoir que le passage des trains à vapeur sur la voie ferrée surélevée et qui fait écran aux bruits du boulevard. Seuls réussissent à le franchir, une fois par semaine, les accents de la nouba du 27 R.T.A. dont le son aigrelet des raïta couvre la voix du maître qui fait alors ouvrir toute grande la fenêtre et nous autorise même à nous lever pour admirer la fière allure des tirailleurs rentrant de manœuvre.

\* C.F. Bulletin N° 53 p. 2

Pour le combattant de la Grande Guerre, qui porte encore les stigmates des brûlures des gaz asphyxiants, ce spectacle symbolise sûrement l'organisation, le civisme, le sens de la responsabilité qui sont les piliers de son enseignement. Rien de mieux réglé, par exemple, que l'exercice quotidien de la lecture. À tour de rôle, chacun égrène à haute voix les péripéties du "Tour du Monde en 45 jours" jusqu'à ce que monsieur Defix sanctionne, en frappant un coup de règle sur son bureau, la première faute de prononciation, de liaison ou d'accentuation. La parole passe aussitôt au suivant qui enchaîne sur la compétition inexorable entre le méchant pilote allemand "Hartmann", le fourbe britannique, la fantaisiste américaine "Margaret" et le sympathique jeune français "Fifi" qui sera accueilli en vainqueur quai de Javel, à Paris.

L'attention paraît-elle s'émousser ? on passe au calcul mental. Le maître annonce les données : soustraire deux nombres ; multiplier par 12 ; diviser par 7 ; ajouter 21. Chacun inscrit sur son ardoise son résultat. Celui qui est appelé montre bien haut son chiffre et bénéficie, s'il est exact, d'un "point en plus". Mais attention ! pas de place à la routine ! aujourd'hui la composition française ne sera pas corrigée par écrit : trois ou quatre élèves liront leur texte devant le reste de la classe qui jugera. L'instruction civique se fait de façon concrète, avec pour couronnement le simulacre de l'élection municipale : constitution de deux listes, campagne électorale, établissement des bulletins, vote dans l'urne en carton, dépouillement. Et comme nous avons rapidement compris l'avantage du panachage pour faire durer le plaisir, il y avait généralement un deuxième tour.

En marge de l'enseignement – problèmes, dictée, leçon de choses – on respecte un certain nombre de rites qui paraissent importants. Le rite du "cahier de roulement" auquel chacun consacre une journée entière de soin, d'application et de propreté. Celui de la tenue des notes dont les élèves ont eux-mêmes la responsabilité. Enfin, le classement de fin de semaine qui entraîne un grand remue-ménage car les places, depuis le bas de l'estrade du maître jusqu'à la porte, correspondent au rang obtenu.

Affirmer que nous aimons bien notre maître ne signifie pas que nous détestons tel pion ou tel professeur, à l'égard desquels nous nous montrons moins amènes. La jeunesse a ses défauts et elle ne pardonne ni l'inexpérience, ni les signes de faiblesse, même ceux résultants d'une infirmité.

Revivons cette scène classique du dortoir où le nouveau pion, pris de panique, ne sait quelle attitude adopter face au chahut généralisé qui se déclenche quand il éteint, s'apaise lorsqu'il éclaire, puis gagne de plus en plus jusqu'à le pousser à la démission. Alors s'établit une situation indescriptible qui ne s'arrête brutalement qu'à l'arrivée du surveillant général. Le bruit de la clé dans la serrure entraîne une ruée vers les "terriers". Il observe le

Désastre : lits déplacés, effets dispersés, polochons éventrés. Il effectue un va-et-vient dans un silence de mort, prononce une seule phrase : "aucune sortie dimanche !" et sort sans même adresser un mot au surveillant. Personne ne se doute que l'alerte a été donnée par celui d'entre nous qui effectuait des mouvements de barre fixe sur le tirant métallique qui relie les deux murs maître en traversant la cloison mitoyenne entre le dortoir et la chambre à coucher du "cosi".

On peut aussi évoquer les mésaventures du professeur d'anglais qui, obligé de jongler avec trois paires de lunettes selon qu'il regarde son livre, le tableau noir ou le fond de la classe, a fort à faire pour passer du petit oiseau "échappé" de la poche intérieure de l'élève interrogé au premier rang, à la tache toute fraîche déposée sur sa feuille par le hanneton porteur d'une paille encreée dans l'abdomen, puis à l'observation des derniers rangs où les élèves s'esclaffent.

Ils s'amuse aussi beaucoup ces élèves qui, en fin d'année, répètent une scène de "Jeanne au bûcher" et, au lieu d'invectiver la pucelle, "apostate ! apostate !", s'écrient, "la prostate ! la prostate !", à la barbe du professeur malentendant. Le chahut peut même prendre un caractère finement organisé comme ce matin fortement ensoleillé où les cordons des stores des fenêtres Est de deux salles de cours superposées ont été reliés de façon que l'un des stores se lève quand l'autre est abaissé, et réciproquement. Comme les rayons frappent directement les bureaux des deux professeurs, on imagine le manège, les cris et l'indignation des victimes. La délectation est non seulement dans les classes mais aussi parmi les complices (et pas seulement des collégiens) qui observent la manœuvre de l'extérieur.

Mais les images souvenir les plus chaleureuses sont celles de la grande cour plantée de marronniers à l'heure de la récréation. Les groupes s'y constituent par affinité pour se détendre et jouer. Dans le fond de la cour, côté rue Condorcet, deux équipes de football usent leurs chaussures à s'efforcer d'introduire une balle, faite de chiffons serrés avec de la ficelle, dans les buts matérialisés par deux tas de vêtements posés à même le sol. Du côté opposé, un pan de mur sert de fronton à ce qu'on appelle "la balle au mur" : une balle très dure, confectionnée avec des rondelles de chambre à air, que l'on frappe à main nue. Le reste du terrain est parcouru par "les gendarmes et les voleurs" qui se poursuivent en virevoltant autour des troncs d'arbres.

Il existe aussi des jeux de circonstance. À la rentrée d'octobre, les fruits des marronniers qui jonchent le sol offrent la matière première d'un artisanat où chacun sculpte au canif de petits paniers, des têtes de nègre, et fabrique des maquettes d'animaux. Les marrons sont finalement utilisés comme projectiles ; il en résulte un peu de sang, des carreaux cassés et la traditionnelle note

de service qui proscrit ce jeu violent. Pour rester dans les objets volants, on confectionne alors des avions en papier selon des modèles sensiblement uniformes dont la capacité à planer ou à piquer du nez ne paraît dépendre que de la façon magique selon laquelle l'utilisateur souffle sur le "moteur" avant de le projeter. Cette fois, c'est le concierge, las de ramasser les carcasses en fin de journée, qui provoque l'interdiction.

L'hiver favorise les jeux animés tel "le jeu de l'ours" où les jeunes s'élancent au-dessus d'une mêlée humaine, au centre d'une circonférence qu'il faut traverser sans se faire prendre par "l'ours". Le "jeu de barre... barron, barrette", et ses dérivés, sont plus ordonnés. En revanche, "la bataille équestre" donne lieu à des luttes acharnées d'où peu de vêtements en réchappent indemnes.

Avec les beaux jours, les billes – galots, agates, billes de pierre ou en plâtre – deviennent reines. Après avoir tracé un terrain miniature sur le sol, et en suivant des règles proches de celles du foot, chacun tire sa bille entre le pouce et l'index en essayant d'atteindre celle qui figure le ballon pour la faire entrer dans les bois adverses. Qu'il s'agisse de "bille au trou" ou du "serpent", les participants accroupis ont constamment les mains dans la poussière, et les genoux aussi puisque le port de la culotte courte est de règle jusqu'à 14 ou 15 ans. Le "quillot" s'apparente aux jeux forains ; un "banquier", assis sur le rebord du préau, ramasse les billes des joueurs qui, à trois pas de distance, tentent de mettre bas sa pyramide formée de quatre billes superposées.

L'accès au préau n'est autorisé que les jours de pluie. Les élèves ont alors coutume d'y tracer à la craie des "marelles" en forme de croix de Lorraine ou de croix de St André, puis effectuent des sauts de grenouille et déploient des prodiges d'équilibre pour déplacer le "palet", au pied ou à la main.

L'approche de l'été invite aux distractions plus calmes. Au centre de la cour, des groupes font voler, avec la pointe ou le plat de leur pied, un volant fait d'une pièce de nickel de 25 centimètres percée d'un trou dans lequel est introduit l'empennage en papier. Sur la périphérie, d'autres rassemblements s'affairent à "plante-couteau" selon un processus bien codifié qui consiste à prendre appui avec la lame sur les doigts, le poignet, le coude, la tête, avant de passer aux figures plus élaborées telles que "trou", "pendule", "cabriole".

Restent encore, gravés dans nos mémoires, quelques épisodes fugaces auxquels nous attachons, sur le moment, une grande importance. Parmi eux, le petit pincement du lundi matin lors du passage du principal, flanqué du surveillant général. Le chef d'établissement vient lire le classement de la dernière composition, il souligne les bonnes et les mauvaises notes, interroge, félicite, réprimande.

C'est aussi l'émotion qui accompagne l'entrée du surveillant général à l'étude du jeudi pour recueillir les intentions de sorties en fin de semaine. Il étale ses dossiers, ses listes et ses registres qui constituent le tableau de bord du comportement de chacun et lui permettent de procéder au grand jugement public ; un jugement ferme mais équitable qui n'exclut pas les mises à l'épreuve ni la compréhension, une bonne note en composition pouvant compenser un zéro de conduite.

En revanche, c'est sans appréhension qu'en fin de classe de première nous pénétrons individuellement, avec nos parents, dans le bureau du principal pour y entendre l'ultime conseil d'orientation sur ce que pourrait être notre avenir professionnel. Nous avons déjà suivi avec confiance la filière conseillée : école supérieure ou enseignement secondaire ; latin ou pas ; redoublement ou changement de section – en ayant pleinement conscience que rien n'a échappé de notre personnalité, de nos aptitudes et de notre environnement familial. Le contrat extra-scolaire avec nos enseignants est en effet très étroit : qu'il suffise de citer, à titre d'exemple, la ballade pédestre à Montmajour avec M. Périllier, la tournée cycliste à Beaucaire et Bellegarde avec M. Espeset, la réception de toute la classe, en fin d'année, au domicile de M. Pommaret, l'irruption bruyante, au mas de Cabassole, de M. Gal venu m'annoncer, avec sa voiture personnelle pleine de joyeux lauréats, mon admissibilité au bac math-élém. Le principal, M. Pécheux lui-même, n'ignorait pas ma demeure en Camargue, comme celle de tant d'autres, pour m'y avoir conduit en auto lors d'une épidémie de rougeole. Rien de plus naturel, donc, que le chef d'établissement, lors de cette entrevue capitale, suggère à la plus grande partie d'entre nous la carrière à laquelle nous avons justement déjà songé. Il en infère l'option qui convient le mieux – math-élém. ou philo – et, dans les cas où la peau d'âne ne paraît pas nécessaire, il lui arrive d'accepter la position "d'auditeur libre" pour ceux qui échoueraient à la première partie.

Quitter le collège après une période d'étude de onze ans, sans amertume, reconnaître après coup l'enrichissement que nous lui devons, en reparler avec émotion 50 ans après avec des collègues (prononcer "colègue"), n'est-ce pas témoigner que le système n'était pas mauvais, ou tout au moins, qu'il était bien adapté à la situation de l'époque ?

Marcel AUDEMA